



## Quelques réflexions sur *L'exégèse médiévale* d'Henri de Lubac

À l'occasion du trentième anniversaire de la mort du cardinal de Lubac, le 4 septembre 1991, *Communio* a demandé à Gilbert Dahan de revenir sur l'apport d'un des ouvrages majeurs du théologien.

L'ouvrage d'Henri de Lubac, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, dont les quatre volumes ont paru de 1959 à 1964, est l'un de ceux qui ont eu le plus d'impact sur les médiévistes et plus généralement les historiens de la religion, en France mais aussi à l'étranger. Il est publié après deux autres livres majeurs sur l'exégèse médiévale : *l'Esquisse d'une histoire de l'exégèse latine au moyen âge* (Paris, 1944) de Ceslas Spicq, bibliste, spécialiste de saint Paul (auteur notamment de commentaires fondamentaux des épîtres pastorales et de l'épître aux Hébreux, ainsi que d'un ouvrage monumental sur la notion d'agapè), et *The Study of the Bible in the Middle Ages* (Oxford, 1941, plusieurs rééditions<sup>1</sup>) de Beryl Smalley, médiéviste anglaise, spécialiste de la Bible au moyen âge (et auteur de nombreuses études dans ce domaine)<sup>2</sup>. Ces deux ouvrages ont une dimension essentiellement historique. Celui de Spicq présente les « caractéristiques générales » de l'exégèse, surtout du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, et procure des « répertoires des manuscrits des principaux exégètes » du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle qui sont d'une très grande

utilité. Smalley met en valeur l'apport de l'école de Saint-Victor au XII<sup>e</sup> siècle (elle a révélé l'importance d'André de Saint-Victor) ainsi que celui des maîtres parisiens de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle (notamment Étienne Langton), sans négliger les auteurs du XIII<sup>e</sup> siècle ; l'autre trait majeur de sa recherche est l'influence de l'exégèse juive.

Par contraste, l'ouvrage d'Henri de Lubac apparaît surtout comme axé sur l'herméneutique, c'est-à-dire la réflexion sur les principes d'exégèse ; le sous-titre est parfaitement clair à ce sujet, puisque les « quatre sens » semblent constituer la règle fondamentale de cette herméneutique. Du reste, dès la préface (p. 11), l'auteur souligne que plus que d'une étude d'histoire de l'exégèse, il s'agit de théologie, de pensée et de spiritualité chrétiennes. Nous sommes donc dans une perspective très différente de celles de Spicq et de Smalley. Et cela nous amène à poser trois questions, tout en évoquant l'apport de de Lubac : quel est le lien entre exégèse et théologie ? quelle est la place réelle des quatre sens ? quelle peut être la contribution de l'exégèse du

1 Dont celle d'Oxford, 1983, avec une nouvelle préface et une mise à jour bibliographique.

2 On pourrait ajouter H. ROST, *Die Bibel im Mittelalter. Beiträge zur Geschichte und Bibliographie der Bibel*, Augsburg, 1939, qui a eu une diffusion bien plus restreinte et dont la portée est moins générale.

moyen âge à notre propre réflexion sur l'Écriture sainte ?

## Exégèse et théologie

Notre première question concerne le lien entre exégèse et théologie. C'est une histoire complexe qu'évoque ici et là Henri de Lubac. Il est évident que la pensée initiale du christianisme s'est développée à partir d'une réflexion sur des données de l'Ancien Testament, comme le montre la présence de *testimonia* dans l'ensemble des textes du Nouveau Testament et le type même de la prédication apostolique<sup>3</sup>. L'exégèse patristique utilise et explicite toutes ces données, la réflexion théologique, même si elle subit aussi l'influence de la pensée hellénique, se fonde sur elles, et cela tant sur le plan de l'histoire (les récits de l'Ancien Testament, les évangiles et les Actes des Apôtres) que sur celui du dogme (unité et trinité, sacrements, éthique...). La Bible irrigue donc ce que nous appelons la théologie.

Cependant, une évolution se dessine aux XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles : on tente alors de fonder une réflexion indépendante des données contraignantes du dogme et, partant, de l'autorité de l'Écriture. C'est le cas notamment chez Anselme du Bec ou de Canterbury et chez Pierre Abélard ; mais ni chez l'un ni chez l'autre il n'y a rupture par rapport à l'Écriture : chez Anselme, la démonstration de l'existence de Dieu part de l'affirmation de l'insensé dans le Psaume 13 (14) et le *Sic et non*, « Oui et non », d'Abélard analyse les contradictions dans les écrits des Pères mais aussi dans la Bible, comme le montre sa belle

préface. Cette évolution est due à plusieurs facteurs, notamment à l'utilisation des sciences (profanes) du *trivium* – grammaire, dialectique, rhétorique – dans l'enseignement (et il faut rappeler que saint Augustin et Cassiodore l'avaient déjà largement justifiée) ; à la présence de plus en plus fréquente de textes de l'Antiquité grecque et de penseurs arabes, anciennement (par Boèce pour Aristote) ou nouvellement traduits (la suite d'Aristote et les Arabes al-Farabi, al-Kindi, al-Ghazali – les autres postérieurement) ; et surtout au fait que les écoles urbaines succèdent aux écoles monastiques, introduisant dans l'enseignement un rythme et un style différents. Sur le plan littéraire, les écoles de Laon, d'Auxerre et de Paris produisent des recueils de sentences, c'est-à-dire d'extraits des Pères et d'auteurs du haut moyen âge, peu à peu classés par thèmes. Ils aboutissent à celui composé par Pierre Lombard, terminé entre 1155 et 1158, qui allait rapidement s'imposer et faire l'objet d'un enseignement, déjà dans les écoles. L'enseignement de la Bible s'accompagne de questions (*questiones*) qui vont prendre une place de plus en plus grande, comme on le voit chez Robert de Melun ou Simon de Tournai. Le début du XIII<sup>e</sup> siècle est le moment d'évolutions majeures, avec la constitution des universités et la création des ordres mendiants, dominicains et franciscains notamment ; ceux-ci mettent rapidement en place des structures d'enseignement, les *studia*, de niveaux différents avec au sommet les *studia generalia*, équivalents des universités (ou intégrés à elles)<sup>4</sup>. Toutes ces considérations ne nous éloignent pas de notre propos et, au contraire, expliquent une

Gilbert  
Dahan

3 Voir par exemple Ch. H. DODD, *La prédication apostolique et ses développements*, trad. fr., Paris, 1964 ; *Conformément aux Écritures*, trad. fr., Paris, 1968.

4 Voir *Les débuts de l'enseignement universitaire à Paris (1200-1245 environ)*, éd. J. VERGER et O. WEIJERS, Turnhout, 2013.

évolution dont Henri de Lubac devait dénoncer certains raidissements. En effet, les universités sont réparties en facultés, la plus importante étant celle de théologie (à Paris mais aussi Bologne, Oxford, Toulouse...). Or, dans ces facultés, deux textes font l'objet de l'enseignement des bacheliers (l'équivalent de nos assistants ou chargés de cours) et des maîtres : la Bible (*sacra pagina*) et les *Sentences* de Pierre Lombard. Au départ, les deux font partie du même ensemble qu'est la théologie. Mais dans les années 1240-1260 se met en place dans les leçons introductives (puis dans les sommes qui résument l'enseignement) une réflexion sur le « style » (*modus procedendi* ou *tradendi*) de la théologie, celle-ci encore comprise comme parole de Dieu et parole sur Dieu. Il apparaît de plus en plus évident que le style des *Sentences* est différent de celui de l'Écriture sainte : la réflexion aboutit à une prise en compte de cette différenciation et à la définition d'une théologie considérée comme science et détachée de l'exégèse<sup>5</sup>. Le statut de l'enseignement des *Sentences*, et par conséquent de la théologie, est privilégié, comme s'en plaint Roger Bacon vers 1260, et cela sera le cas jusqu'au

xvi<sup>e</sup> siècle. De la sorte, on a pu considérer l'exégèse comme une « parente pauvre de la théologie<sup>6</sup> ». Il semblerait que le divorce soit consommé et que, malgré les changements dont on parlera plus loin, l'importance de l'exégèse soit négligée par rapport aux préoccupations théologiques. C'est la situation dont rend compte l'ouvrage d'Henri de Lubac et à laquelle il veut apporter un démenti. Mais, en même temps que lui et surtout dans la génération qui le suit, de nouvelles voies se dessinent qui établissent une « théologie biblique » de l'Ancien et du Nouveau Testament ; il me suffira de citer ici les noms de Gerhard von Rad<sup>7</sup> ou de Brevard Childs<sup>8</sup> pour montrer combien la Bible irrigue la réflexion doctrinale.

À lire la préface de *L'exégèse médiévale*, il semblerait donc que son auteur s'efforce de combattre une situation assez désespérée, du fait que toute l'exégèse traditionnelle, patristique aussi bien que médiévale, se trouve négligée, voire méconnue. On reviendra sur ce point, en gardant en mémoire que, d'une part, les travaux sur l'exégèse médiévale, notamment de Spicq et de Smalley<sup>9</sup> – et, bien sûr, ceux de H. de Lubac – ont large-

5 M.-D. CHENU, *La théologie comme science au XIII<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1969 (1<sup>re</sup> éd. 1943).

6 J. VERGER, « L'exégèse parente pauvre de la théologie scolastique », dans *Manuels, programmes de cours et techniques d'enseignement dans les universités médiévales*, éd. J. HAMESSE, Turnhout, 1995.

7 *Théologie de l'Ancien Testament*, 2 vol., trad. fr. Genève, 1963.

8 *Biblical Theology of the Old and New Testaments. Theological Reflection*, Minneapolis, 1992. Brevard Childs est le tenant d'une approche « canonique » (*canonical criticism*).

9 Il faut maintenant ajouter le grand répertoire de F. STEGMÜLLER (et K. REINHARDT), *Repertorium biblicum medii aevi*, Madrid-Barcelone, 1950-1980 (11 volumes). Voir également quelques ouvrages collectifs : *The Cambridge History of the Bible*, t. II, *The West from the Fathers to the Reformation*, éd. G. W. H. LAMPE, Cambridge, 1969 ; *Le Moyen Âge et la Bible*, éd. P. RICHÉ et G. LOBRICHON, Paris, 1984 (« Bible de tous les temps », 4) ; *La Bibbia nel Medio Evo*, éd. G. CREMASCOLI et C. LEONARDI, Bologne, 1996 ; *The New Cambridge History of the Bible. From 600 to 1450*, éd. R. MARSEN et A. A. MATTER, Cambridge, 2012. – Je me permettrai de citer mon livre *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.)*, Paris, 1999, qui tente de se situer dans le prolongement de C. Spicq, B. Smalley et H. de Lubac.

ment contribué à mieux la faire connaître et que, d'autre part, le lien entre exégèse et théologie connaît un renouveau grâce aux approches contemporaines.

## Les quatre sens de l'Écriture

L'apport le plus marquant du livre d'Henri de Lubac est l'importance qu'il accorde à la notion des « quatre sens de l'Écriture ». Il livre à leur sujet un dossier d'une grande richesse – où l'on observe tout de même qu'il ne parle pas du rôle d'Étienne Langton, maître parisien de la fin du XII<sup>e</sup> siècle (puis archevêque de Canterbury, 1207-1228), qui est l'un des premiers à avoir donné à ces quatre sens la position prépondérante qui sera désormais la leur. En effet, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les quatre sens sont devenus quasiment un dogme, comme on le constate par exemple dans la question 6 du *Quodlibet* VII de Thomas d'Aquin qui s'interroge sur le nombre des sens de la sainte Écriture, en partant des quatre sens comme d'une donnée dogmatique<sup>10</sup>. C'est devenu une notion familière et on rappellera le fameux distique, dû à Augustin de Dacie († 1282), que cite Nicolas de Lyre et que rappelle H. de Lubac<sup>11</sup> ; en voici une traduction :

*Le sens littéral (littera) enseigne les faits,  
l'allégorie ce qu'il faut croire,*

*Le sens moral ce qu'il faut faire, l'anagogie  
vers quoi tendre.*

Les quatre sens permettent aux historiens contemporains de caractériser l'exégèse médiévale. Bien avant, ils avaient servi aux Réformés à condamner l'exégèse traditionnelle ; cela est notamment le cas de Luther, comme le rappelle aussi H. de Lubac.

Mais je me suis moi-même interrogé sur la portée de cette notion<sup>12</sup> et peut-être est-il bon d'y revenir, en observant que l'auteur de *L'exégèse médiévale* était relativement nuancé à cet égard. Le problème est que nos contemporains historiens, plus soucieux de catégorisations faciles que de nuances subtiles, en ont fait un dogme. On remarquera d'abord qu'avant le XIII<sup>e</sup> siècle, c'est la liste des trois sens, bien étudiée par H. de Lubac, qui domine chez les exégètes. Ensuite, que les commentaires médiévaux composés selon ces quatre sens sont rarissimes et donnent souvent l'impression d'une construction artificielle. L'affirmation des « quatre sens » sert essentiellement à souligner la multiplicité des lectures de la Bible et la possibilité d'interprétations complémentaires, voire concurrentes. Et cela est en effet l'une des richesses de l'exégèse traditionnelle : il s'agit moins de superposer quatre significations selon un plan donné que de tenter de saisir la complexité du langage biblique ou, plutôt, de montrer qu'il s'adresse à tous les hommes, quel que soit leur temps et quelle que soit leur

Gilbert  
Dahan

10 Je traduis cette Question dans mon ouvrage *Interpréter la Bible au moyen âge. Cinq écrits du XIII<sup>e</sup> siècle...*, Paris, 2009, p. 67-79.

11 *Exégèse médiévale*, p. 23. Voir aussi H. de LUBAC, « Sur un vieux distique. La doctrine du "quadruple sens" », dans *Mélanges F. Cavallera*, Toulouse, 1948, p. 347-366 ; F. CHÂTILLON, « Vocabulaire et prosodie du distique attribué à Augustin de Dacie sur les quatre sens de l'Écriture », dans *Mélanges offerts au Père H. de Lubac*, t. II, Paris, 1964, p. 17-28.

12 « Les quatre sens de l'Écriture dans l'exégèse médiévale », dans *Annoncer l'évangile (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.)*. *Permanences et mutations de la prédication*, éd. M. ARNOLD, Paris, 2006, p. 17-40 [repris dans *Lire la Bible au moyen âge. Essais d'herméneutique médiévale*, Genève, 2009, p. 199-224].

condition. Ainsi, un Guibert de Nogent propose une tropologie proche de l'analyse psychologique (pour ne pas dire psychanalytique...), tandis que généralement les moines voient dans les injonctions du texte sacré des messages qui leur sont personnellement adressés. Ce qui apparaît le mieux dans les commentaires médiévaux, notamment du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, est la séparation entre le sens littéral et le sens spirituel, qualifié souvent de « mystique » ou marqué par la caractérisation *allegoria*, qui ne se limite pas à ce que nous appelons « allégorie » ou « typologie ». On retrouve de la sorte l'opposition paulinienne (et reprise par les Pères) lettre/esprit. Ce qui a l'avantage de mettre sur le même plan la richesse de l'une et de l'autre mais aussi de montrer que la difficulté en exégèse est le passage de l'une à l'autre, ce que j'ai appelé le « saut herméneutique ».

Je le répète : les pages que consacre aux « quatre sens » Henri de Lubac sont d'une grande richesse et très nuancées. On regrettera que certains historiens, trop pressés et ne connaissant que mal l'exégèse médiévale, aient voulu en faire une vérité absolue.

### L'apport de l'exégèse médiévale

Le travail des exégètes du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'ils soient catholiques ou protestants, met l'exégèse biblique sur de nouvelles voies : que l'on considère le travail critique (critique historique plutôt que textuelle), le recours aux langues ori-

ginelles et l'utilisation des sources juives, il semble que l'on s'éloigne de l'exégèse médiévale. On utilise parfois le terme de « pré-critique » pour qualifier l'exégèse traditionnelle, mais sûrement à tort. L'exégèse médiévale en effet exerce dans plusieurs domaines une activité critique aussi rigoureuse que celle de notre temps, même si évidemment les moyens ne sont pas les mêmes<sup>13</sup>. Dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle se développe le genre des traités sur les contradictions de l'Écriture, avec notamment l'ouvrage de Pierre le Chantre, maître parisien († 1197). La critique textuelle atteint au XIII<sup>e</sup> siècle une qualité remarquable, en comparant les textes latins de la Vulgate et les originaux hébraïques et grecs. L'apport de la philosophie est constant à partir du XIII<sup>e</sup> siècle ; les commentaires de Bonaventure († 1274), qui ne passe pas pour un philosophe, sont emplis de citations des auteurs grecs et arabes, et c'est le cas de nombreux autres exégètes, sans parler même de Thomas d'Aquin, par ailleurs commentateur d'Aristote. Dans ses méthodes mêmes, l'exégèse médiévale connaît des évolutions remarquables. Après le passage de l'exégèse monastique à l'exégèse des écoles, l'exégèse de l'université (et des *studia* des ordres mendiants) impose ses structures et ses méthodes<sup>14</sup>. On évoquera ici simplement la *divisio textus* qui repose sur une analyse attentive du texte du livre commenté telle que la paraphrase en est obligatoirement bannie, que la leçon est constamment située dans son contexte et que les mécanismes du texte biblique sont examinés avec soin ; de même, la *questio*, qui prolonge la question

13 Voir *La méthode critique au moyen âge*, éd. M. CHAZAN et G. DAHAN, Turnhout, 2006 (« Bibliothèque d'histoire culturelle du moyen âge », 3).

14 Voir notre étude « Genres, forms and various methods in Christian exegesis of the Middle Ages », dans *Hebrew Bible / Old Testament : The History of its Interpretation*, vol. I / 2, *The Middle Ages*, éd. M. SAEBO, Göttingen, 2000, p. 196-236.

des écoles, induit un examen critique à partir des difficultés du texte et, souvent, un élargissement théologique. Il semble que l'exégèse médiévale ait réussi ce qui peut nous apparaître comme un défi, l'alliance d'une exégèse confessante, qui voit en l'Esprit saint l'auteur d'un message destiné à tous les hommes, et d'une exégèse scientifique qui utilise tous les moyens pour comprendre un texte transcendant, dont l'esprit humain ne peut saisir toute la richesse. Mais précisément ce qui peut nous sembler paradoxal est précisément ce qui constitue la force et la richesse de l'exégèse du moyen âge : au-delà de l'interprétation infinie du message divin, est affirmée la possibilité d'une étude humaine.

Si l'exégèse du XVI<sup>e</sup> siècle exploite abondamment les apports de la tradition juive (dont de nombreux commentaires sont alors traduits en latin), le moyen âge connaît aussi ce mouvement, ne serait-ce que parce qu'il se situe dans la lignée de saint Jérôme : l'exégèse juive est abordée dans un premier temps grâce à des contacts personnels avec les juifs, aussi bien au niveau de l'approche textuelle que dans le recours aux récits de la tradition midrashique ; ce mouvement est illustré par de nombreux auteurs, notamment par André de Saint-Victor († 1175) mais aussi par les maîtres des écoles parisiennes du XII<sup>e</sup> siècle, Pierre le Mangeur, Pierre le Chantre, Étienne Langton ; dans un second temps, des juifs convertis apportent leurs connaissances et traduisent des textes ; enfin, des chrétiens se mettent eux-mêmes à l'hébreu et le concile de Vienne (1311) favorise la création de chaires d'hébreu (et d'arabe) dans quelques universités.

Peut-être l'une des rares faiblesses de l'ouvrage d'Henri de Lubac est de n'avoir pas assez exploité la littérature exégétique à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, en dehors de Bonaventure et de Thomas d'Aquin. En majeure partie inédite, elle fait preuve d'une vitalité remarquable et témoigne de la richesse que nous n'avons que trop rapidement évoquée.

Un dernier point est l'idée de progrès, fondamentale dans la conception de l'étude de la Bible. On la trouve exprimée notamment dans un texte remarquable d'Henri de Gand, dans sa *Somme des questions ordinaires* (article VIII, question 6) : « De même que les Apôtres ont expliqué les Écritures que le Christ n'avait pas expliquées, de même les docteurs catholiques doivent expliquer ce que le Christ ni les Apôtres n'ont expliqué, selon le modèle de leur explication, sans se contenter des explications anciennes, et cela jusqu'à la fin du monde<sup>15</sup>. » Une image courante est celle du bâtiment qui s'agrandit et repose sur des fondations solides : la base de l'enseignement est ferme et permanente, mais l'édifice n'est jamais terminé selon une autre idée majeure de l'exégèse médiévale : celle d'une lecture infinie. Chaque génération apporte ses progrès, tout en restant fidèle à l'enseignement des prédécesseurs<sup>16</sup>. De la sorte l'exégèse médiévale est une étape dans l'élucidation du message divin ; il appartient à l'historien de montrer son importance.

Le message d'Henri de Lubac garde toute sa pertinence, même si on peut enrichir sa documentation ou recadrer son herméneutique. Il semble avoir été entendu par la Commission biblique

Gilbert  
Dahan

15 Trad. fr. G. DAHAN, *Interpréter la Bible*, p. 138-139.

16 P. C. BORI, *L'interprétation infinie. L'herméneutique chrétienne ancienne et ses transformations*, trad. fr. Paris, 1991.

pontificale qui met en valeur l'apport de l'exégèse patristique (tout en validant les méthodes d'approche récentes)<sup>17</sup>. Peut-on souhaiter qu'une démarche semblable inclue l'exégèse médiévale dont la créativité, le sérieux et la profondeur ont été justement soulignés par Henri de Lubac ?

*Gilbert Dahan* né en 1943, est un des spécialistes majeurs de l'histoire de l'exégèse biblique au Moyen Âge (directeur de recherches au CNRS et directeur d'études à l'École pratique des hautes études). Dernières publications : Lire la Bible au moyen âge. Essais d'herméneutique médiévale, Genève, Droz, 2009 ; Études d'exégèse médiévale. Ancien Testament, Strasbourg, Presses Universitaires, 2016 ; Étudier la Bible au moyen âge. Essais d'herméneutique médiévale II, Genève, Droz, 2020. Sa bibliographie est publiée dans Études d'exégèse médiévale offertes à Gilbert Dahan par ses élèves, éd. A. Noblesse-Rocher, Turnhout, Brepols, 2013.